

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Guy LUISIER

Trois livres qui rôdent autour de la mort

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1989, tome 85, p. 204-210

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Trois livres qui rôdent autour de la mort

La mort est peut-être ce qui révèle le mieux l'homme avec les certitudes et les interrogations de son époque, de sa culture et de sa religion. A ce propos, une incursion à travers les publications actuelles est riche de leçons. Il y a peu, trois livres sont sortis de nos éditions francophones. Trois expéditions aux frontières de la vie et de la mort. Dans ce sens, ils traitent du même sujet, mais en fait quelles approches différentes !

José Emilio Pacheco

Tu mourras ailleurs, roman

Editions de la Différence, 1988

Poète, romancier et essayiste mexicain, Pacheco est une des figures les plus novatrices de la littérature contemporaine de langue espagnole. *Tu mourras ailleurs*, publié en 1967 et traduit récemment en français, est aujourd'hui un livre mythique en Amérique latine. Pourtant, paradoxalement, son sujet ne fait que frôler la réalité latino-américaine.

Au centre de la trame, les massacres juifs dans les camps nazis... Ce roman peut s'inscrire dans la longue liste des littératures qui se donnent comme objectif de faire œuvre de justice et de vérité sur les horreurs de l'extermination juive.

Le propos est déjà noble en soi, même s'il s'inscrit dans un créneau passablement encombré. Pourtant, le mérite de Pacheco est d'avoir réussi à faire un roman fort intelligent avec un sujet guère facile.

Le roman progresse sur deux plans qui se déroulent en une série alternée de petits chapitres-tableaux dont les contrastes ne font que renforcer la vigueur des évocations. Le premier plan a lieu dans un quartier mexicain dont Pacheco a bien rendu l'atmosphère de solitude étouffante :

De l'annuaire et de l'index, il entrouvre le store métallique : dans le parc, là où repose le puits recouvert d'une tour de maçonnerie, est assis un homme, le même qui hier, sur le même banc, lisait la même rubrique « Petites annonces », du même journal : El Universal. Des enfants jouent au football, le gardien du parc parle avec un balayeur. Une odeur de vinaigre imprègne tout. (p. 9)

Deux personnages. Et tout le livre n'est qu'une vaste enquête pour déterminer qui sont ces deux hommes. Celui qui est assis sur le banc est-il un persécuteur, un poursuivant ? L'espagnol *perseguidor* permet cette ambiguïté. Redoutable enquête dans les dédales des inquiétudes de l'homme au store entrouvert...

En fait, la subtilité du roman est que Pacheco nous fait progressivement découvrir l'identité de celui qui se croit épié et poursuivi. Ancien criminel nazi, réfugié au Mexique, c'est lui le véritable persécuteur.

Le second plan nous plonge dans le passé de cet homme, dans celui des massacres juifs et de la triste aventure de leurs persécuteurs. Plusieurs tableaux et évocations défilent : la destruction de Jérusalem en 70 par les Romains, la fin du ghetto de Varsovie, la vie et la mort dans les camps, la naissance et la mort de Hitler...

Pacheco a su donner à son œuvre le style qui correspond à une véritable descente aux Enfers. L'ouvrage touche fréquemment au sordide. Mais le génie de Pacheco est de ne jamais en faire un récit vulgaire. Car sa forme s'adapte au tragique du fond. Une syntaxe quelquefois désarticulée, faite souvent de mots juxtaposés et d'évocations monotones, sert son propos.

Tu mourras ailleurs explore le gouffre d'une conscience persécutée et persécutrice, qui refuse toute réconciliation. Terrible.

Jacques Fesch

Dans 5 heures je verrai Jésus, journal de prison

Le Sarment-Fayard, 1989

Avec Jacques Fesch, nous sommes, comme dans le livre précédent, en compagnie d'un « criminel », mais nous nous approchons surtout d'une conscience pleinement réconciliée, et alors quelle différence.

Si je réussis à la fin de ces pages à te faire toucher ce que peut être la vraie vie, celle qui débute dans ce monde pour s'épanouir là où tout est lumière, si tu as pu pressentir la grandeur et le prix d'une âme, et le peu d'intérêt de ce qu'on appelle la « réussite terrestre », ces lignes ne seront pas vaines, et peut-être toi-même un jour, devant Dieu sait quelle épreuve, tu puiseras dans cet exemple, si près de toi, la force et le courage de discerner de quel côté vient la lumière, (p. 162)

Rien ne prédisposait Jacques Fesch à devenir un criminel. Et pourtant sa vie basculera lorsque, dans la panique de la fuite à la suite d'un « casse » qui tourne mal, le jeune homme tue un agent de police. Durant trois ans de prison, l'homme indécis, fragile, sceptique et agnostique, va vivre une conversion fulgurante, une rencontre avec la vie du Christ qui le transformera radicalement.

En 1957, à l'âge de 27 ans, condamné à mort, il entreprend, deux mois avant son exécution, la rédaction d'un journal destiné à sa fille Véronique, alors âgée de 6 ans. C'est le quotidien d'un homme à la rencontre de sa dernière aube et de son premier Matin.

L'expérience spirituelle de Jacques Fesch avait déjà suscité des livres — dont *Lumière sur l'Echafaud* — qui furent des succès de l'édition chrétienne. Mais nous devons la publication de celui-ci aux soins des Pères André Manaranche et Daniel-Ange. Attentifs à l'évangélisation et aux attentes spirituelles de la jeunesse d'aujourd'hui, en mal de foi et d'espérance, ces deux prêtres français offrent aux mendiants de notre monde l'expérience de ce comblé de miséricorde. Ils proposent, dans les deux parties qui précèdent le journal proprement dit, une esquisse de biographie (André Manaranche) et une introduction au journal (Daniel-Ange), sous forme de lettres adressées à Jacques et aux personnes davantage sensibilisées par son message : les jeunes, les détenus et ceux qui vivent dans la perspective d'une mort prochaine. Ces deux parties introductives — un peu longues — ne sont pas sans intérêt. Elles nous permettent d'aller à la rencontre de l'homme et nous livrent de belles pages des entretiens épistolaires de Jacques...

Du message spirituel de son journal, trois aspects frappent l'attention du lecteur : profondeur, réalisme et humour. Jacques Fesch a émaillé son texte de citations d'auteurs spirituels qui devaient occuper ses lectures. Ce qui est étonnant c'est qu'au milieu de mystiques tels que François de Sales ou les deux Thérèse, le témoignage propre de Jacques ne dépareille pas, mais

apporte une note tout-à-fait dans le ton d'une harmonie très profonde. Comment Jacques a-t-il pu atteindre un tel niveau malgré l'étroitesse du temps accordé à la grâce ? La réponse est certainement à chercher dans le creuset des desseins mystérieux de Dieu où se purifie l'or éternel.

Je pourrais écrire mais je ne sais quoi raconter, et puis j'ai mal au bras. Le Seigneur veut ainsi me montrer qu'il m'a choisi pour participer à ses œuvres de miséricorde, mais je ne suis qu'un instrument incapable d'autonomie. « Ma grâce te suffit car ma force s'accomplit dans la faiblesse. » En fait de faiblesse, elle est complète ! Une petite chose toute molle que les hommes ont rabaissée plus bas que la terre. « Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages. Et Dieu a choisi les choses viles du monde, et les plus méprisées, même celles qui ne sont point, pour anéantir celles qui sont. » Saint Paul me donne du courage. (p. 205)

Souvent, l'âme qui se révèle à nous laisse voir une mystérieuse consanguinité avec celle de la sainte de Lisieux : le réalisme des moments de profonde platitude, le bonheur des élans comblés et l'humour sain de la sainteté en devenir.

Le soir avance, j'ai récité mes prières du soir et maintenant je vais aller lire un peu la Bible. Ensuite, je réciterai mon chapelet du soir, et au lit j'essaierai de méditer l'Evangile. J'en suis à la fuite en Egypte, après avoir saboté les Rois Mages. D'habitude, je commence et je vois la sainte Vierge assise sur un petit âne qui trotte au milieu des palmiers et puis, pffft... je me retrouve à Paris et repense à autre chose. Je ramène ma pensée sur le petit âne et, repffft, me voilà reparti ailleurs. Je n'arrive pas à faire arriver la Sainte Vierge en Egypte et depuis le temps elle aurait déjà eu l'occasion de faire trois fois le voyage. Ça vient peut-être de ce que je ne sais pas ce qu'elle pouvait faire en Egypte, vu que les Evangiles sont muets à ce sujet. (p. 221)

Ce livre, moins facile qu'il en a l'air au premier abord, nous fait du bien. Il met Dieu à sa place, et la vie de l'homme à la sienne.

Quoi qu'il arrive la vie est une bénédiction, puisque nul événement, aussi terrible soit-il, ne pourra nous enlever l'espérance et la confiance que nous avons en Jésus ressuscité. Aussi, malgré la grisaille de l'exil et les douleurs dont la vie nous accable, il nous faut garder au fond du

cœur un petit rayon de lumière du paradis et ne jamais oublier à quel héritage nous sommes appelés. (p. 286)

Dr Raymond Moody

La lumière de l'au-delà

Robert Laffont, 1988

Lorsque l'on sort des élans lumineux de Jacques Fesch, les lumières du D^f Moody paraissent bien ternes. Mais il y a tout à gager que cette littérature aura plus de succès que le journal de Fesch. Telle est l'affligeante vérité des hommes d'aujourd'hui, qui, ayant de plus en plus de peine à se comprendre, ont proportionnellement autant de difficultés à poser correctement les questions qui concernent l'homme au plus profond de lui-même et s'embrouillent alors dans les Enigmes de l'Univers (c'est d'ailleurs le titre de la collection). Il est nécessaire pour aborder le livre du D^f Moody de déblayer le terrain.

L'ouvrage parle de N.D.E. (*Near Death Experience*, expérience de mort rapprochée, expérience aux portes de la mort). C'est un approfondissement des enquêtes qui valurent au D^f Moody le succès de *La Vie après la vie* dans le grand public.

Pour ceux que le raz-de-marée n'aurait pas atteints, essayons de décrire une N.D.E. Il s'agit d'une sorte d'aller-retour sur le seuil de la « mort », éprouvé par de grands malades ou accidentés. Le D^f Moody a pu « en interrogeant des centaines de gens » (p. 18) dégager plusieurs caractéristiques ou phases d'une N.D.E. : l'impression d'être mort, la paix et l'absence de souffrance, la sortie du corps, l'entrée dans une sorte de tunnel, la rencontre d'êtres de lumière, celle d'un Etre suprême de lumière, rayonnant d'amour, le bilan de la vie, la montée rapide dans le ciel, l'envie de ne pas revenir...

Il n'en reste pas moins important d'insister sur le fait que les gens qui ont une N.D.E. n'en expérimentent pas toutes les phases recensées. Certains n'en traversent que une ou deux, d'autres cinq ou six. C'est la présence de l'un de ces phénomènes qui définit la N.D.E. (p. 19)

Sur un sujet aussi délicat, il faudrait pouvoir séparer clairement description et interprétation, qui se situent à deux niveaux différents. C'est ce que nous pensons devoir faire. Cela semble être aussi le projet de Moody. Mais très vite obnubilé par son sujet, il embrouille les niveaux et les ficelles de son

propos. Et c'est justement là que le livre peut être dangereux. On comprend d'ailleurs la difficulté dans la mesure où la description véhicule nécessairement de la part de son sujet une interprétation préalable.

Si nous nous en tenons à la description du phénomène, remarquons que nous pouvons difficilement refuser l'existence de ses « expériences ». Les différents livres du D^r Moody ont eu une sorte d'effet boule de neige sur les mises au jour de ces aventures. On est tout d'abord frappé par leur fréquence. « Une personne sur vingt aux Etats-Unis » (d'après un sondage). On ne peut donc pas se trouver seulement en présence de fantaisistes, de mystificateurs ou de mal-intentionnés. Pourtant, il conviendrait de passer au crible de la critique les récits de N.D.E., qui ne sont pas tous exempts de relents de réincarnation :

Elle dit qu'elle avait rencontré beaucoup de gens, y compris ses grands-parents décédés, sa tante maternelle décédée, ainsi que Heather et Melissa, deux adultes qui attendaient de renaître. (p. 76)

de panthéisme :

Une des grandes choses que j'ai apprises quand je suis mort, c'est que nous faisons partie d'un grand tout, de l'univers vivant. Si nous pensons pouvoir faire du tort à une autre personne sans nous faire du tort à nous-mêmes, nous nous trompons lourdement. Maintenant, quand je regarde une forêt, une fleur ou un oiseau, je me dis : « C'est moi, cela fait partie de moi. » Nous sommes reliés à tout ce qui existe et si nous envoyons de l'amour par l'intermédiaire de ces liens, alors nous sommes heureux. » (p. 51)

ou de syncrétisme nivelant :

J'ai vu, dans cette vision, quel âne bête j'étais avec toute cette théologie, à regarder de haut tous ceux qui n'appartenaient pas à la même religion que moi ou ne souscrivaient pas à mes certitudes théologiques. Beaucoup de gens que je connais vont être surpris quand ils sauront que le Seigneur ne s'intéresse pas à la théologie. Apparemment, il trouve cela plutôt amusant, parce qu'il ne s'intéressait pas du tout à mon appartenance religieuse, il voulait savoir ce que j'avais dans le cœur, pas dans la tête. (p. 58)

Tout cela n'est pas sans danger sur les interprétations de ces phénomènes. Surtout sur le plan religieux. Car il est important de séparer l'interprétation de nature « scientifique » et celle de nature « théologique », puisqu'il s'agit de deux langages différents. En ne respectant pas la spécificité de ces langages, le D^r Moody ne peut d'ailleurs que troubler le lecteur peu averti.

L'interprétation « scientifique » a plutôt l'air de piétiner. S'agit-il d'une sorte de psychose, due à la situation limite d'une personne ayant frôlé la mort sans l'atteindre ? Malgré ce que dit Moody, ce n'est pas parce que les N.D.E. ne ressemblent pas aux phénomènes psychotiques connus qu'elles n'en sont pas. Mais, à ce niveau, bien des études sont encore à faire. S'agit-il d'un fonctionnement extraordinaire du cerveau en cas limites ? Les analyses de types « électrique » ou « chimique », l'exploration du champ de la conscience n'en sont qu'à leurs débuts. On tâtonne, mais peut-être pas en vain...

L'interprétation théologique suivant les catégories de la foi est claire. La vie est une. La mort ne peut connaître des allées et venues permettant de rapporter une image plus humaine de l'au-delà. Aucune vie après la vie ne peut entrer dans nos champs d'expérience. Cela nous rassure. Car, malgré les louables efforts de Moody, si le ciel chrétien ressemble aux descriptions « kitsch » de certains rescapés de la mort, on va peut-être s'émerveiller deux minutes, mais surtout s'ennuyer une éternité...

On peut conclure que le livre du D^r Moody nous laisse sur le constat de deux sortes d'impuissance. D'abord celle de l'homme à maîtriser complètement au niveau scientifique et médical les ressources du corps, du cerveau et de la « conscience » humaine. Il faut que la science accepte de voir l'horizon de ses recherches fuir devant elle sous peine de s'embourber. Ensuite l'impuissance et l'inanité d'essayer, sans faute de goût et sans le langage propre à la foi et à la Révélation, de dire quelque chose de valable sur l'au-delà.

Jacques Fesch méditait lui aussi, dans son journal, sur la séparation de l'âme et du corps. Mais, dans son impuissance, il pouvait conclure :

Soyons sûr que tout est fait pour le mieux et que, pour l'âme élue, la réalité doit dépasser de loin tout ce qu'elle serait en droit d'attendre.
(p. 268)

Il n'y a rien d'autre à dire, si ce n'est — et vous l'aurez compris — que, contrairement aux deux ouvrages précédents, *Les Echos* ne vous conseillent pas de vous pencher sur celui-ci.

Guy Luisier